

Pour une éthique du tact, ou Qui veut la peau des séropos ?

David Caron

Number 248, Spring 2014

Généralisations sida

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71576ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caron, D. (2014). Pour une éthique du tact, ou Qui veut la peau des séropos ? *Spirale*, (248), 46–47.

survie » dans lesquels différents « survivants » témoignent et expriment leur souffrance. De ces témoignages sont nés des gestes, puis de ces gestes un ballet. À l'instar de Maurice Béjart avec son *Ballet for Life*, entré dans le corpus canonique du « sidart » ou de la danse-sida, Bill T. Jones reste toutefois dans la veine de ces chorégraphes qui « *cherchent à parler du sida en déployant de belles arabesques sans aucun rapport avec cette maladie* », comme s'en révoltait Alain Buffard en 2003 lors d'une interview dans *Repères-Adage* (« Danse et sida », *Repères-Adage*, 13 mars 2004), revue française spécialisée en danse. Pour le chorégraphe de *Good Boy*, il faut passer par le choc pour parler du VIH. Dansant nu sur des talons faits de boîtes d'AZT (médicament très controversé dans les années 1990), Buffard incarne ce changement dans la mise en corps et en scène de la maladie. Dans cette pièce, le corps nu transpirant ne renvoie plus à l'érotique — comme il le faisait dans les années 1970 —, mais réfléchit un corps médicalement construit comme malade : fièvre, infection, mort ; le nu est lié à la vulnérabilité, au décharnement et à la douleur.

Représentant l'ère « post-sida » des années 2000, la mise en scène du virus et de la souffrance passe, dans *Trois décennies d'amour cerné*, de l'intime au collectif, de l'auto-fiction à une vision globale et générationnelle de la douleur. Le mouvement « post-sida » met en lumière les limites de la prophylaxie : le sida a médiatiquement disparu en 2013 et la jeunesse se sent immunisée face à la maladie, voire protégée. Mettre en scène cet oubli aujourd'hui, c'est poser la question de la conscience face à la menace : quelle est la prise de risque (subie ou fantasmée) du spectateur lorsqu'il assiste à un spectacle sur la maladie et la désolation de toute une génération ? Comment réengager la jeunesse dans la lutte contre un virus auquel elle ne croit plus ? C'est ici que le corps du danseur devient médium non seulement esthétique, social et politique, mais tout autant médical et préventif. †



Pour une éthique du tact, ou Qui veut la peau des séropos ?

PAR DAVID CARON

« **P**our notre génération, le sida n'est absolument pas une préoccupation », m'a dit un jour, dans mon bureau, une étudiante de vingt ans qui lisait Hervé Guibert et Guillaume Dustan. Que lui répondre ? « *Vous devriez pourtant vous sentir concernés* » ? Depuis l'apparition de traitements efficaces en 1996, le sida semble avoir progressivement disparu chez nous. Ou plutôt, on l'a absorbé, puisque c'est ainsi qu'en démocratie libérale on procède pour faire disparaître. On étudie la science de la maladie et la sociologie de l'épidémie, on se fait tester de temps en temps, on s'engage civiquement comme on le ferait contre la faim ou le trafic sexuel, on honore parfois même comme des anciens combattants ceux dont le courage et le sacrifice nous auront permis de juguler la pandémie mortelle. Le sida, longtemps mystérieux, est entré pour de bon dans les domaines de l'histoire et du savoir rassurant.

Même dans les milieux gais, où les taux d'incidence et de prévalence restent élevés, le VIH n'est plus considéré comme une crise, mais comme une maladie chronique parmi d'autres. Du coup, discuter de sa séropositivité ne se fait pas trop. Le sida est devenu à la fois banal et inouï. En parler tombe dans

l'oreille d'un sourd ou fait dissonance, équivalant en tout cas à une faute de goût et un manque de tact. Et puis le sida, il faut bien le dire, c'est chiant. D'ailleurs, politiquement, nous sommes dans l'après-sida. Le combat pour l'égalité du droit au mariage et à la famille a pris le pas sur la question du VIH qui en a été la source, mais qui ne justifie plus la mobilisation générale d'il y a plusieurs années.

Et de toute façon, pourquoi mon étudiante s'inquiéterait-elle ? Dans notre petite ville universitaire un peu cossue avec son hôpital de classe internationale, toute personne ayant contracté le VIH peut en principe avoir accès à des soins de qualité et à un traitement qui non seulement accroît et normalise les chances de survie, mais empêche la transmission. De fait, l'accès aux soins devient de plus en plus la norme dans l'ensemble du monde occidental et, avec une lenteur scandaleuse, au-delà, à mesure que s'impose globalement la stratégie du traitement comme prévention.

Ainsi, à la source même de la lutte contre l'épidémie et de cette banalisation du VIH, se trouve une vérité toute simple : une personne dont la charge virale est indétectable

n'est pas contaminante. Il est aussi établi que le risque de transmission est par contre au plus haut dans la période qui suit immédiatement l'infection et ce, y compris quand le test de dépistage ne la détectera pas encore. Un(e) partenaire de jeu claironnant un test négatif daté de la semaine dernière, preuve à l'appui, peut être ainsi parfaitement honnête sans se révéler fiable pour autant. Il faut aussi prendre en compte le grand nombre de personnes positives qui ignorent leur statut sérologique. On peut donc en conclure que, si on a une vie sexuelle active, le moyen le plus efficace de se protéger contre le VIH c'est encore de coucher avec quelqu'un qui l'a, qui le sait et qui se soigne.

Cette conclusion, il faudrait être de bien mauvaise foi pour la disputer et pourtant, nous savons tous qu'elle ne va pas de soi. Loin de là. Après plus de trente ans d'appels à la raison, d'exhortations à s'en tenir aux faits, rien qu'aux faits, en voici un qu'on se refuse obstinément à admettre. Et comme il y a toujours un peu de honte à nier une évidence factuelle dans une culture fondée sur la raison, on se retranche derrière de fausses excuses ou bien on implore l'indulgence au nom d'un reliquat de pensée magique — « *Je reconnais que c'est idiot mais on ne sait jamais* » —, comme s'il s'agissait d'une petite manie, un rien superstitieuse peut-être, mais au fond pas bien méchante.

Pas méchante ? Mon expérience ne vaut que ce qu'elle vaut, bien sûr, mais je n'ai jamais rencontré de personnes séronégatives m'approuvant de tout cœur quand je leur fais remarquer cette contradiction. Je n'ai droit, tout au plus, qu'à un petit sourire gêné. Que me répondre ? « *C'est un sophisme* » ? « *Tu te trompes* » ? « *Tu exagères* » ? « *Essaie de comprendre* » ? Non. Rien de plus *safe* qu'un séropo, pourtant. Il s'agit d'un fait avéré qu'on ne peut accepter sans se faire violence et dont découle une vérité bouleversante : je ne peux toucher ce corps qui ne me veut aucun mal.

Qu'opposer alors à ce malaise si profond, si fondateur, que l'on ressent face au corps de l'autre ? Cela peut sembler incongru, mais je pense qu'il faudrait faire preuve de tact. Non pas de ce tact bourgeois, de cette élégance de l'âme, éthérée, immatérielle et qu'on prétend innée pour en mieux refuser l'usage aux classes inférieures trop occupées de basses besognes et embourbées dans leur indémodable corporalité ; pas de cet outil d'oppression sociale, cousin du goût, du jugement et de la distinction. Non, je parle d'un autre tact, d'un tact réincarné, réincorporé, rendu à son sens tactile d'origine, d'un tact qui permet non seulement de *considérer* — dans tous les sens du terme — le corps de l'autre, mais de lui faire signe, de l'appeler et, sinon de l'aimer, au moins d'en tirer plaisir puisque c'est aussi ce qu'il recherche. Une éthique du tact pourrait enfin apporter une réponse politique à ce qui reste le problème fondamental, donc tenace, de notre modernité : la peur du contact.

Sans refaire ici tout un historique superflu, rappelons-nous rapidement que, depuis des siècles — en tout cas depuis Descartes —, le corps est l'autre d'un être pensant toujours vulnérable à la contamination qui le détruirait. De cette

opération de désincarnation émergent, d'un même geste (performatif), un sujet sans corps, séparé de l'objet concret, et la pensée analytique, dont le principe de séparation s'étend à l'organisation de la société. Avec les Lumières, s'opère alors une métaphorisation : le goût devient une affaire d'esthétique, c'est-à-dire de distance, et le tact une tournure d'esprit consistant à taire et à détourner les yeux de ce qui provoque l'inconfort. Long, immense et raisonné règlement de tous les sens.

Le tact c'était d'abord le toucher, du latin *tangere*, qui nous a donné le tactile, le tangible et le contingent, mais aussi le contact, l'intact et la contagion. La mise au second plan de la corporalité du tact, en faisant de la délicatesse la seule caractéristique du sujet, en a non seulement privé l'autre, l'objet, mais du même coup la relation à cet objet. Que nous reste-t-il au final ? La brutalité, le mépris et le rejet qui découlent de tout idéal de pureté et d'intégrité et que justifierait la vulnérabilité constitutive du sujet, dont la protection devient un souci légitime. Ce qu'aujourd'hui me dit le tact, c'est que le raffinement de l'homme moderne, son sens de la nuance et de la discrimination, est une violence et que cette violence est véritable. Si, métaphoriquement, on veut la peau des séropos, c'est justement qu'on n'en veut pas littéralement. Voilà la proposition qu'il nous faut revoir.

La dimension tactile d'un tact réincorporé nous rappelle que toucher une autre personne est inévitablement un acte de réciprocité, que cet acte rend tangible le principe fondamental de l'égalité humaine, et que l'égalité ne s'effectue pas dans l'autonomie, mais au contraire dans l'acceptation d'une forme de partage inhérente à l'être et qui ne saurait laisser intact le sujet au contact de l'objet. Et vice-versa, forcément ; on ne touche pas être touché. *L'individu* abstrait de la modernité pourrait enfin laisser la place à la *personne*, ouverte, combinable et changeante : l'humain défait de l'humanisme et raccommodé aussi bien avec son corps qu'avec celui des autres.

L'idée n'est pas nouvelle en soi, mais elle vaut d'être rappelée parce qu'elle me semble ouvrir une voie politique. Je comprends que le sida ne soit plus au centre des préoccupations politiques chez les gais ; il ne l'a été que trop longtemps. Au point d'ailleurs qu'il s'est effectué un changement de génération qui n'est pas sans rappeler ce que racontent de nombreux rescapés de la Shoah, incapables de communiquer leur histoire à leurs enfants qui avaient mieux à faire que de l'écouter. C'est pourquoi je me demande si, plutôt que d'attendre la prochaine génération, il ne vaudrait pas mieux allier la séropositivité à une politique globale du corps qu'à des revendications identitaires stabilisantes, et à l'intact préférer l'incomplet, le transitoire, le fragile, l'ouvert.

J'oubliais, car on l'oublie souvent, que le tact n'a pas signifié que le toucher. En allemand, le *Takt* est aussi musical. C'est le rythme que marquait autrefois le maître de musique, pas encore chef d'orchestre. Ce tact-là, loin de réduire au silence, permettait au contraire de faire de la musique et d'en faire à plusieurs. —